

CHAPITRE LXVII.

Socrate.

Socrate étoit fils d'un sculpteur nommé Sophronisque ¹; il quitta la profession de son père, après l'avoir suivie pendant quelque temps ². Phénarète, sa mère, exerçoit celle de sage-femme ³.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection; et cette idée s'élevant par degrés, il sentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs.

Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obstination d'une ame forte et avide d'instruction. L'examen de la nature ⁴, les sciences exactes ⁵ et les arts agréables, fixèrent tour-à-tour son attention.

¹ Plat. in Alcib. I, t. 2, p. 131. Diog. Laert. lib. 2, §. 18.

² Id. ibid. §. 19. Paus. l. I, c. 22, p. 53; l. 9, c. 35, p. 782. Suid. in *Socrat.*

³ Plat. in Theæt. t. I, p. 149.

⁴ Id. in Phædon. t. I, p. 96.

⁵ Xenoph. memor. l. 4, p. 814.

Il parut dans un temps où l'esprit humain sembloit tous les jours s'ouvrir de nouvelles sources de lumières. Deux classes d'hommes se chargeoient du soin de les recueillir ou de les répandre : les philosophes, dont la plupart passoient leur vie à méditer sur la formation de l'univers, et sur l'essence des êtres; et les sophistes qui, à la faveur de quelques notions légères et d'une éloquence fastueuse, se faisoient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns et les autres ¹; il admira leurs talens, et s'instruisit par leurs écarts. A la suite des premiers, il s'aperçut que plus il avançoit dans la carrière, plus les ténèbres s'épaississoient autour de lui : alors il reconnut que la nature, en nous accordant sans peine les connoissances de première nécessité, se fait arracher celles qui sont moins utiles, et nous refuse avec rigueur toutes celles qui ne satisferoient qu'une curiosité inquiète. Ainsi, jugeant de leur importance par le degré d'évidence ou d'obscurité dont elles sont accompagnées, il prit le parti de renoncer à l'étude des premières causes, et de rejeter ces théories abstraites qui ne servent qu'à tourmenter ou égarer l'esprit ².

¹ Plat. in Men. t. 2, p. 710; l. 4, p. 815. Diog. 96. Diog. Laert. l. 2, §. 19. Laert. l. 2, §. 21.

² Xenoph. memor. l. I,

S'il regarda comme inutiles les méditations des philosophes, les sophistes lui parurent d'autant plus dangereux que, soutenant toutes les doctrines, sans en adopter aucune, ils introduisoient la licence du doute dans les vérités les plus essentielles au repos des sociétés.

De ses recherches infructueuses, il conclut que la seule connoissance nécessaire aux hommes, étoit celle de leurs devoirs; la seule occupation digne du philosophe, celle de les en instruire; et soumettant à l'examen de sa raison les rapports que nous avons avec les dieux et nos semblables, il s'en tint à cette théologie simple dont les nations avoient tranquillement écouté la voix depuis une longue suite de siècles.

PRINCIPES DE SOCRATE.

La sagesse suprême conserve dans une éternelle jeunesse; l'univers qu'elle a formé; invisible en elle même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat; les dieux étendent leur providence sur la nature entière: présens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres sortis de leurs mains, l'homme distingué des

¹ Xenoph. cyrop. l. 8, p. 237. Id. memor. l. 4, p. 802.
² Id. ibid. lib. I, p. 711 et 728.

autres animaux par des qualités éminentes, et sur-tout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour et de leur prédilection¹; ils lui parlent sans cesse par ces lois souveraines, qu'ils ont gravées dans son cœur: «Prosternez-vous devant les dieux: honorez vos parens; faites du bien à ceux qui vous en font²» Ils lui parlent aussi par leurs oracles répandus sur la terre, et par une foule de prodiges et de présages, indices de leurs volontés³.

Qu'on ne se plaigne donc plus de leur silence; qu'on ne dise point qu'ils sont trop grands pour s'abaisser jusqu'à notre foiblesse⁴. Si leur puissance les élève au dessus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils? le culte établi dans chaque contrée; des prières qui se borneront à solliciter en général leur protection; des sacrifices où la pureté du cœur est plus essentielle que la magnificence des offrandes⁵. Ils exigent encore plus: c'est les honorer, que de leur obéir⁶; c'est leur obéir, que d'être utile à la société. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend

¹ Xenoph. memor. l. I, p. 727; l. 4, p. 800 et 802.
² Plat. in Phædon. t. I, pag. 62.
³ Xenoph. memor. l. 4, p. 807 et 808.
⁴ Id. ibid. l. I, p. 708 et 709; l. 4, p. 802.
⁵ Id. ibid. l. I, p. 728.
⁶ Id. ibid. l. 4, p. 803.
⁷ Id. ibid. l. I, p. 722.
⁸ Id. ibid. l. 4, p. 803.

la terre plus fertile, tous ceux qui s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux le plus beau des hommages¹; mais il faut qu'il soit continuël: leurs faveurs sont le prix d'une piété fervente, et accompagnée d'espoir et de confiance². N'entreprenons rien d'essentiel sans les consulter, n'exécutons rien contre leurs ordres³, et souvenons-nous que la présence des dieux éclaire et remplit les lieux les plus obscurs et les plus solitaires⁴.

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité; mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur sa providence; vérités dont il étoit intimement convaincu, et les seules auxquelles il lui fut possible et important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers⁵; au dessous de lui, des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité, et dignes de notre vénération. Pénétré du plus profond respect pour le souverain, par-tout il se fit prosterner devant lui, par-tout il eût honoré ses ministres, sous quelque nom qu'on les invoquât, pourvu qu'on ne leur attribuât aucune de nos foiblesses, et qu'on écartât de leur culte les superstitions

1. Xenoph. memor. l. 3, p. 780.

2. Id. ibid. l. 4, p. 803.

3. Id. ibid. l. 1, p. 709.

4. Id. ibid. p. 728.

5. Cudw. syst. intellect. t. 4, §. 23. Bruck, histor. philos. t. 1, p. 560, etc.

qui le défigurent. Les cérémonies pouvoient varier chez les différens peuples; mais elles devoient être autorisées par les lois, et accompagnées de la pureté d'intention¹.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral, ainsi que dans le physique; mais il connut les biens et les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme, et c'est sur cette connoissance qu'il fonda sa morale.

Le vrai bien est permanent et inaltérable; il remplit l'ame sans l'épuiser, et l'établit dans une tranquillité profonde pour le présent, dans une entière sécurité pour l'avenir. Il ne consiste donc point dans la jouissance des plaisirs, du pouvoir, de la santé, des richesses et des honneurs. Ces avantages, et tous ceux qui irritent le plus nos desirs, ne sont pas des biens par eux-mêmes, puisqu'ils peuvent être utiles ou nuisibles par l'usage qu'on en fait², ou par les effets qu'ils produisent naturellement: les uns sont accompagnés de tourmens, les autres suivis de dégoûts et de remords; tous sont détruits, dès qu'on en abuse; et l'on cesse d'en jouir, dès qu'on craint de les perdre.

Nous n'avons pas de plus justes idées des maux que nous redoutons: il en est, com-

1. Xenoph. memor. l. 4, p. 803.

2. Plat. in Men. t. 2, p.

88. Xenoph. memor. l. 3, p. 777; l. 4, p. 798.

me la disgrâce, la maladie, la pauvreté, qui, malgré la terreur qu'ils inspirent, procurent quelquefois plus d'avantages que le crédit, les richesses et la santé¹.

Ainsi, placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre esprit flottant et incertain, ne discerne qu'à la faveur de quelques lueurs sombres, le bon et le mauvais, le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête²; et, comme toutes nos actions sont des choix, et que ces choix sont d'autant plus aveugles qu'ils sont plus importans, nous risquons sans cesse de tomber dans les pièges qui nous entourent. De là tant de contradictions dans notre conduite, tant de vertus fragiles, tant de systèmes de bonheur renversés.

Cependant les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines: ce guide est la sagesse, qui est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux³. La sagesse est une raison éclairée⁴, qui, dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de nos craintes et de nos espérances, nous les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes, fixe l'instabilité de nos jugemens, et déter-

¹ Xenoph. memor. l. 4, p. 798 et 799.

² Plat. in Alcib. I, t. I, p. 117. Id. in Protag. t. 2, p. 357.

³ Plat. in Euthyd. t. I, p. 281. Diog. Laert. lib. 2, §. 31.

⁴ Xenoph. memor. l. 4, p. 812.

mine notre volonté par la seule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure, l'homme est juste, parce qu'il est intimement persuadé que son intérêt est d'obéir aux lois, et de ne faire tort à personne¹; il est frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaisirs entraîne, avec la perte de la santé, celle de la fortune et de la réputation²; il a le courage de l'ame, parce qu'il connoît le danger, et la nécessité de le braver³. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne sont toutes que la sagesse appliquée aux différentes circonstances de la vie⁴.

Il suit de là que toute vertu est une science qui s'augmente par l'exercice et la méditation⁵; tout vice, une erreur qui, par sa nature, doit produire tous les autres vices⁶.

Ce principe, discuté encore aujourd'hui par les philosophes, trouvoit des contradicteurs du temps de Soerate. On lui disoit: Nous devons nous plaindre de notre foiblesse, et non de notre ignorance; et si nous faisons le mal, ce n'est pas faute de le connoître⁷.

¹ Id. ibid. p. 803; 806.

² Plat. in Protag. t. I, p. 353.

³ Xenoph. ibid. p. 812.

⁴ Xenoph. memor. l. 3, p. 778; l. 4, p. 812.

⁵ Id. ibid. l. 2, p. 754.

Aristot. de mor. l. 6, c. 13, t. 2, p. 82. Id. magn. moral. l. I, c. I, t. 2, p. 145.

⁶ Plat. in Euthydem. t. I, p. 281. Id. in Protag. p. 357.

⁷ Plat. in Protag. t. I, p. 352.

Vous ne le connoissez pas, répondoit-il ; vous le rejetteriez loin de vous, si vous le regardiez comme un mal¹ : mais vous le préférez au bien, parce qu'il vous paroît un bien plus grand encore.

On insistoit : Cette préférence, nous la condamnons avant et après nos chûtes² ; mais il est des momens où l'attrait de la volupté nous fait oublier nos principes, et nous ferme les yeux sur l'avenir³. Et pouvons-nous, après tout, éteindre les passions qui nous asservissent malgré nous ?

Si vous êtes des esclaves, répliquoit Socrate, vous ne devez plus compter sur votre vertu, et par conséquent sur le bonheur. La sagesse qui peut seule le procurer, ne fait entendre sa voix qu'à des hommes libres, ou qui s'efforcent de le devenir⁴. Pour vous rendre votre liberté, elle n'exige que le sacrifice des besoins que la nature n'a pas donnés ; à mesure qu'on goûte et qu'on médite ses leçons, on secoue aisément toutes ces servitudes qui troublent et obscurcissent l'esprit ; car ce n'est pas la tyrannie des passions qu'il faut craindre, c'est celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains, en exagérant leur puissance : détruisez son empire ; et

¹ Id. ibid. p. 358. Id. in Men. t. 2, p. 77.

² Aristot. de mor. l. 7, c. 3, t. 2, p. 86.

³ Plat. in Protag. pag. 352 et 356.

⁴ Xenoph. memor. l. 4, p. 808.

vous verrez disparaître ces illusions qui vous éblouissent, ces opinions confuses et mobiles que vous prenez pour des principes. C'est alors que l'éclat et la beauté de la vertu font une telle impression sur nos ames, qu'elles ne résistent plus à l'attrait impérieux qui les entraîne. Alors on peut dire que nous n'avons pas le pouvoir d'être méchans¹, parce que nous n'aurons jamais celui de préférer avec connoissance de cause le mal au bien, ni même un plus petit avantage à un plus grand².

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le dessein aussi extraordinaire qu'intéressant, de détruire, s'il en étoit temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité. On vit donc un simple particulier, sans naissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun désir de la gloire, se charger du soin pénible et dangereux d'instruire les hommes et de les conduire à la vertu par la vérité ; on le vit consacrer sa vie, tous les momens de sa vie à ce glorieux ministère, l'exercer avec la chaleur et la modération qu'inspire l'amour éclairé du bien public, et soutenir, autant qu'il lui étoit possible, l'empire chancelant des lois et des mœurs.

Socrate ne chercha point à se mêler de

¹ Aristot. magn. mor. l. 1, t. 2, c. 9, p. 153.

² Plat. in Protag. t. 1, p. 358. Id. in Men. t. 2, p. 77.

l'administration ; il avoit de plus nobles fonctions à remplir. En formant de bons citoyens , disoit-il , je multiplie les services que je dois à ma patrie ¹.

Comme il ne devoit , ni annoncer ses projets de réforme , ni en précipiter l'exécution , il ne composa point d'ouvrages ; il n'affecta point de réunir à des heures marquées , ses auditeurs auprès de lui ². Mais dans les places et les promenades publiques , dans les sociétés choisies , parmi le peuple ³ , il profitoit de la moindre occasion pour éclairer sur leurs vrais intérêts , le magistrat , l'artisan , le laboureur , tous ses frères en un mot ; car c'étoit sous ce point de vue qu'il envisageoit tous les hommes ⁴ *. La conversation ne rouloit d'abord que sur des choses indifférentes ; mais par degrés , et sans s'en apercevoir , ils lui rendoient compte de leur conduite , et la plupart apprenoient , avec surprise , que dans chaque état , le bonheur consiste à être bon parent , bon ami , bon citoyen ⁵.

Socrate ne se flattoit pas que sa doctrine

¹ Xenoph. mem. 1. 1, p. 732.

² Plut. an seni , etc. t. 2, p. 796.

³ Xenoph. ibid. p. 709. Plat. in Apol. t. 1, p. 17.

⁴ Plut. de exil. t. 2, p. 600. Cicer. tuscul. l. 5, c. 7, t. 2, p. 392.

* Socrate disoit: Je suis

citoyen de l'univers (Cicer. ibid.) Aristippe: Je suis étranger par-tout. (Xenoph. memor. 1. 2, p. 736.) Ces deux mots suffisent pour caractériser le maître et le disciple.

⁵ Plat. in Lach. t. 2, p. 187.

seroit goûtée des Athéniens , pendant que la guerre du Péloponèse agitoit les esprits et portoit la licence à son comble ; mais il présuinoit que leurs enfans , plus dociles , la transmettroient à la génération suivante.

DISCIPLES DE SOCRATE.

Il les attiroit par les charmes de sa conversation ; quelquefois en s'associant à leurs plaisirs , sans participer à leurs excès. Un d'entre eux ; nommé Eschine , après l'avoir entendu , s'écria : « Socrate , je suis pauvre ; mais » je me donne entièrement à vous , c'est tout » ce que je puis vous offrir. Vous ignorez , lui » répondit Socrate , la beauté du présent que vous me faites ¹. » Son premier soin étoit de démêler leur caractère ; il les aidait , par ses questions , à mettre au jour leurs idées , et les forçoit , par ses réponses , à les rejeter. Des définitions plus exactes dissipoient par degrés les fausses lumières qu'on leur avoit données dans une première institution ; et des doutes , adroitement exposés , redoubloient leur inquiétude et leur curiosité ² : car son grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvoient supporter ni leur ignorance , ni leurs foiblesses.

Plusieurs ne purent soutenir cette épreu-

¹ Diog. Laert. 1. 2, §. 34.

² Xenoph. memor. l. 4, p. 795.

ve; et, rougissant de leur état, sans avoir la force d'en sortir, ils abandonnèrent Socrate, qui ne s'empressa pas de les rappeler¹. Les autres apprirent, par leur humiliation, à se méfier d'eux-mêmes, et dès cet instant il cessa de tendre des pièges à leur vanité². Il ne leur parloit point avec la rigidité d'un censeur, ni avec la hauteur d'un sophiste; point de reproches amers, point de plaintes importunes; c'étoit le langage de la raison et de l'amitié, dans la bouche de la vertu.

Il s'attachoit à former leur esprit, parce que chaque précepte devoit avoir son principe; il les exerçoit dans la dialectique, parce qu'ils auroient à combattre contre les sophismes de la volupté et des autres passions³.

Jamais homme ne fut moins susceptible de jalousie. Vouloient-ils prendre une légère teinture des sciences exactes? il leur indiquoit les maîtres qu'il croyoit plus éclairés que lui⁴. Desiroient-ils de fréquenter d'autres écoles? il les recommandoit lui-même aux philosophes qu'ils lui préféroient⁵.

Ses leçons n'étoient que des entretiens familiers, dont les circonstances amenoient le

¹ Xenoph. memor. lib. 4, p. 799.

² Id. ibid. p. 800.

³ Id. ibid. p. 810.

⁴ Id. ibid. p. 814.

⁵ Plat. in Theæt. t. I, p. 151. Epict. enchir. c. 46. Arrian. in Epict. l. 3, c. 5. Simpl. in Epict. p. 311.

sujet; tantôt il lisoit avec eux les écrits des sages qui l'avoient précédé¹; il les relisoit, parce qu'il savoit que pour persévérer dans l'amour du bien, il faut souvent se convaincre de nouveau des vérités dont on est convaincu: tantôt il discutoit la nature de la justice, de la science et du vrai bien². Périisse, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui osa le premier, établir une distinction entre ce qui est juste et ce qui est utile³! D'autres fois il leur monroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent⁴. Soumission aux volontés des parens, quelque dures qu'elles soient; soumission plus entière aux ordres de la patrie, quelque sévères qu'ils puissent être⁵; égalité d'ame dans l'une et l'autre fortune⁶; obligation de se rendre utile aux hommes; nécessité de se tenir dans un état de paix contre les passions des autres; ces points de doctrine, Socrate les exposoit avec autant de clarté que de précision.

De là ce développement d'une foule d'i-

¹ Xenoph. memor. l. I, p. 794. p. 731.

² Id. ibid. Plat. passim.

³ Cicer. de leg. l. I, c. 12, t. 3, p. 126. Id. de offic. l. 3, c. 3, p. 259.

⁴ Xenoph. memor. l. 4,

p. 794. ⁵ Plat. in Crit. t. I, p. 51.

Id. de Protag. p. 346. Xenoph. memor. l. 2, p. 741.

⁶ Stob. serm. 147, pag. 234.

dées nouvelles pour eux ; de là ces maximes prises au hasard parmi celles qui nous restent de lui : que moins on a de besoins, plus on approche de la divinité ¹ ; que l'oisiveté avilit, et non le travail ² ; qu'un regard, arrêté avec complaisance sur la beauté, introduit un poison mortel dans le cœur ³ ; que la gloire du sage consiste à être vertueux, sans affecter de le paroître, et sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus ⁴ ; qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre avec ignominie ; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal ⁵ ; enfin, et c'étoit une de ces vérités effrayantes sur lesquelles il insistoit davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes, sans en avoir le talent ⁶.

Eh ! comment en effet la présomption de l'ignorance ne l'auroit-elle pas révolté, lui qui, à force de connoissances et de travaux, croyoit à peine avoir acquis le droit d'avouer qu'il ne savoit rien ⁷ ; lui qui voyoit dans l'état, les places les plus importantes obtenues par l'intrigue, et confiées à des gens sans lumières ou sans probité ; dans la société et

¹ Xenoph. memor. l. I, p. 731.

² Id. ibid. p. 720.

³ Id. ibid. p. 724.

⁴ Id. ibid. pag. 730 et 732.

⁵ Plat. in Crit. t. I, p. 49.

⁶ Xenoph. ibid. pag. 732.

⁷ Plat. in apol. t. I, p. 21. Id. in Theæl. t. I, p. 157.

dans l'intérieur des familles, tous les principes obscurcis, tous les devoirs méconnus ; parmi la jeunesse d'Athènes, des esprits altiers et frivoles, dont les prétentions n'avoient point de bornes, et dont l'incapacité égaloit l'orgueil ?

Socrate, toujours attentif à détruire la haute opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes ¹, lisoit dans le cœur d'Alcibiade, le désir d'être bientôt à la tête de la république ; et dans celui de Critias, l'ambition de la subjuguier un jour : l'un et l'autre, distingués par leur naissance et par leurs richesses, cherchoient à s'instruire pour étaler dans la suite leurs connoissances aux yeux du peuple ². Mais le premier étoit plus dangereux, parce qu'il joignoit à ces avantages les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu sa confiance, le forçoit à pleurer, tantôt sur son ignorance, tantôt sur sa vanité, et, dans cette confusion de sentimens, le disciple avouoit qu'il ne pouvoit être heureux ni avec un tel maître, ni sans un tel ami. Pour échapper à sa séduction, Alcibiade et Critias prirent enfin le parti d'éviter sa présence ³.

Des succès moins brillans et plus durables, sans le consoler de cette perte, le dédommagoient de ses travaux. Écarter des emplois

¹ Xenoph. memor. l. 4, p. 791.

² Id. ibid. l. I, p. 713.

³ Id. ibid. Plat. in conv. t. 3, p. 215 et 216.

publics, ceux de ses élèves qui n'avoient pas encore assez d'expérience¹; en rapprocher d'autres qui s'en éloignoient par indifférence ou par modestie²; les réunir quand ils étoient divisés³; rétablir le calme dans leurs familles et l'ordre dans leurs affaires⁴; les rendre plus religieux, plus justes, plus tempérans⁵: tels étoient les effets de cette persuasion douce qu'il faisoit couler dans les âmes⁶: tels étoient les plaisirs qui transportoient la sienne.

CARACTERE ET MŒURS DE SOCRATE.

Il les dut encore moins à ses leçons qu'à ses exemples⁷: les traits suivans montreront qu'il étoit difficile de le fréquenter, sans devenir meilleur⁸. Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle de toutes les vertus. Il eut de la peine à réprimer la violence de son caractère, soit que ce défaut paroisse le plus difficile à corriger, soit qu'on se le pardonne plus aisément: dans la suite, sa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xanthippe, son

¹ Id. *ibid.* lib. 3, pag. 772.

² Id. *ibid.* p. 774. Diog. Laert. l. 2, §. 29.

³ Id. *ibid.* lib. 2, pag. 743.

⁴ Xenoph. *memor.* l. 2, p. 741 et 755.

⁵ Id. *ibid.* l. 1, p. 711 l. 4, p. 803 et 808.

⁶ Id. *ibid.* p. 713, l. 4, p. 814. Lucian. in *Demonact.* t. 2, p. 379.

⁷ Xenoph. *ibid.* l. 1, p. 712.

⁸ Id. *ibid.* p. 721.

épouse, ne troubla plus le calme de son âme¹, ni la sérénité qui régnoit sur son front². Il leva le bras sur son esclave: Ah! si je n'étois en colère, lui dit-il! et il ne le frappa point³. Il avoit prié ses amis de l'avertir quand ils apercevraient de l'altération dans ses traits ou dans sa voix⁴.

Quoiqu'il fût très pauvre, il ne retira aucun salaire de ses instructions⁵, et n'accepta jamais les offres de ses disciples. Quelques riches particuliers de la Grèce voulurent l'attirer chez eux⁶, il les refusa; et quand Archélaus, roi de Macédoine, lui proposa un établissement à sa cour, il le refusa encore, sous prétexte qu'il n'étoit pas en état de lui rendre bienfait pour bienfait⁷.

Cependant son extérieur n'étoit point négligé, quoiqu'il se ressentit de la médiocrité de sa fortune. Cette propreté tenoit aux idées d'ordre et de décence qui dirigeoient ses actions, et le soin qu'il prenoit de sa santé, au désir qu'il avoit de conserver son esprit libre et tranquille⁸.

Dans ces repas où le plaisir va quelquefois

¹ Id. in *conv.* p. 876. Diog. Laert. l. 2, §. 36.

² Cicer. de *offic.* l. 1, c. 26, t. 3, p. 203. Ælian. *var. hist.* l. 9, c. 7.

³ Senec. de *ira* l. 1, c. 15.

⁴ Id. *ibid.* l. 3, c. 13.

⁵ Xenoph. *memor.* l. 1, p. 712 et 789. Plat. in *apol.* t. 1, p. 19. Diog. Laert. l. 2, §. 27.

⁶ Id. *ibid.* §. 25.

⁷ Senec. de *benef.* l. 5, c. 6. Diog. Laert. *ibid.*

⁸ Xenoph. *memor.* l. 1, p. 712. Diog. Laert. l. 2, §. 22.

usqu'à la licence, ses amis admirèrent sa frugalité¹; et dans sa conduite, ses ennemis respectèrent la pureté de ses mœurs².

Il fit plusieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance: comme il s'étoit endurci depuis longtemps contre les besoins de la vie et contre l'intempérie des saisons³, on le vit au siège de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenoit les troupes sous les tentes, sortir de la sienne avec l'habit qu'il portoit en tout temps, ne prendre aucune précaution, et marcher pieds nus sur la glace⁴. Les soldats lui supposèrent le projet d'insulter à leur mollesse; mais il en auroit agi de même, s'il n'avoit pas eu de témoins.

Au même siège, pendant une sortie que fit la garnison, ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et quelque temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure, qu'il avoit mérité lui-même⁵.

A la bataille de Délium, il se retira des derniers, à côté du général, qu'il aidait de ses conseils, marchant à petits pas, et toujours combattant, jusqu'à ce qu'ayant aper-

¹ Xenoph. memor. l. I, p. 723. Diog. Laert. l. 2, §. 27.

² Xenoph. memor. l. I, p. 724.

³ Id. ibid. pag. 711 et

729.

⁴ Plat. in conv. t. 3, p. 220.

⁵ Id. ibid. Plut. in Alcib. t. I, p. 194. Diog. Laert. l. 2, §. 23.

çu le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sûreté¹. Lachès, c'étoit le nom du général, avoua depuis, qu'il auroit pu compter sur la victoire, si tout le monde s'étoit comporté comme Socrate².

Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de Sénateur; en cette qualité, il présidoit, avec quelques autres membres du Sénat, à l'assemblée du peuple. Il s'agissoit d'une accusation contre des généraux qui venoient de remporter une victoire signalée: on proposoit une forme de jugement aussi vicieuse par son irrégularité, que funeste à la cause de l'innocence. La multitude se soulevoit à la moindre contradiction, et demandoit qu'on mît les opposans au nombre des accusés. Les autres présidens, effrayés, approuvèrent le décret; Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, protesta qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois, rien ne le forceroit à le violer, et il ne le viola point³.

Socrate plaisantoit souvent de la ressemblance de ses traits, avec ceux auxquels on reconnoît le dieu Silène⁴. Il avoit beaucoup d'a-

¹ Plat. ibid. pag. 221. Strab. l. 9, pag. 403. Diog. Laert. in Socr. §. 22.

² Plat. in Lach. t. 2, p. 181.

³ Xenoph. hist. Græc.

t. I, lib. I, p. 449. Id. memor. l. I, p. 711; l. 4, p. 803.

⁴ Id. in conv. p. 883. Plat. in Theæt. t. I, p. 143. Id. in conv. t. 3, p. 215.

grémens et de gaieté dans l'esprit, autant de force que de solidité dans le caractère, un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante; point d'ornemens dans ses discours, souvent de l'élevation, toujours la propriété du terme, ainsi que l'enchaînement et la justesse des idées. Il disoit qu'Aspasie lui avoit donné des leçons de rhétorique¹; ce qui signifioit sans doute, qu'il avoit appris auprès d'elle à se exprimer avec plus de grâces: il eut des liaisons avec cette femme célèbre, avec Périclès, Euripide et les hommes les plus distingués de son siècle; mais ses disciples furent toujours ses véritables amis; il en étoit adoré², et j'en ai vu qui, longtemps après sa mort, s'attendrissoient à son souvenir.

GÉNIE DE SOCRATE.

Pendant qu'il conversoit avec eux, il leur parloit fréquemment d'un génie qui l'accompagnoit depuis son enfance³, et dont les inspirations ne l'engageoient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtoient souvent sur le point de l'exécution⁴. Si on le consultoit sur

¹ Plat. in Menex. t. 2, p. 235.

² Xenoph. memor. l. I, p. 731; l. 2, p. 746 et 752; l. 4, p. 817. Lucian. in Demonact. t. 2, p. 379.

³ Plat. in Theag. t. I, p. 128.

⁴ Id. ibid. Id. in Phædr. t. 3, p. 242. Cicer. de divin. l. I, c. 54. t. 3, p. 54.

un projet dont l'issue dût être funeste, la voix secrète se faisoit entendre; s'il devoit réussir, elle gardoit le silence. Un de ses disciples, étonné d'un langage si nouveau, le pressa de s'expliquer sur la nature de cette voix céleste, et n'obtint aucune réponse¹; un autre s'adressa pour le même sujet à l'oracle de Trophonius, et sa curiosité ne fut pas mieux satisfaite². Les auroit-il laissés dans le doute, si, par ce génie, il prétendoit désigner cette prudence rare que son expérience lui avoit acquise? Vouloit-il les engager dans l'erreur, et s'accréditer dans leur esprit, en se montrant à leurs yeux comme un homme inspiré? Non, me répondit Xénophon, à qui je proposois un jour ces questions: jamais Socrate ne déguisa la vérité; jamais il ne fut capable d'une imposture; il n'étoit ni assez vain, ni assez imbécille pour donner de simples conjectures, comme de véritables prédictions; mais il étoit convaincu lui-même; et quand il nous parloit au nom de son génie, c'est qu'il en ressentoit intérieurement l'influence³.

Un autre disciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thèbes, attestoit que son maître, persuadé que les dieux ne se rendent pas visibles aux mortels, rejettoit les ap-

¹ Plut. de gener. Socr. t. 2, p. 590.
² Id. ibid. t. 2, p. 588.

³ Xenoph. memor. l. I, p. 708.

paritions dont on lui faisoit le récit ; mais qu'il écoutoit et interrogeoit avec l'intérêt le plus vif , ceux qui croyoient entendre au dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine ¹.

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a protesté jusqu'à sa mort que les dieux daignoient quelquefois lui communiquer une portion de leur prescience ² ; qu'il racontoit , ainsi que ses disciples , plusieurs de ses prédictions que l'événement avoit justifiées ³ ; que quelques-uns firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens , et qu'il ne songea point à les démentir ⁴ ; on verra clairement qu'il étoit de bonne foi , lorsqu'en parlant de son génie , il disoit qu'il éprouvoit en lui-même ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à personne ⁵.

En examinant ses principes et sa conduite , on entrevoit par quels degrés il parvint à s'attribuer une pareille prérogative. Attaché à la religion dominante , il pensoit , conformément aux traditions anciennes , adoptées par des philosophes ⁶ , que les dieux, touchés des besoins , et fléchis par les prières de l'homme de bien , lui dévoilent quelque-

¹ Plut. de gen. Socr. t. Ælian. var. hist. l. 8. c. 1.
2, p. 588. 4 Plut. ibid.

² Plat. in apol. t. 1, p. 5 Plat. de rep. l. 6, t. 31. Diog. Laert. l. 2, §. 32. 2, p. 496.

³ Xenoph. apol. p. 703. 6 Cicer. de divin. l. 1, Plut. de gener. Socr. 581. c. 3 et 43.

fois l'avenir par différens signes ¹. En conséquence il exhortoit ses disciples , tantôt à consulter les oracles , tantôt à s'appliquer à l'étude de la divination ². Lui-même , docile à l'opinion du plus grand nombre ³ , étoit attentif aux songes , et leur obéissoit comme à des avertissemens du ciel ⁴. Ce n'est pas tout encore ; souvent plongée pendant des heures entières dans la contemplation , son ame , pure et dégagée des sens , remontoit insensiblement à la source des devoirs et des vertus : or , il est difficile de se tenir long-temps sous les yeux de la divinité , sans oser l'interroger , sans écouter sa réponse , sans se familiariser avec les illusions que produit quelquefois la contention d'esprit. D'après ces notions , doit-on s'étonner que Socrate prit quelquefois ses pressentimens pour des inspirations divines , et rapportât à une cause surnaturelle , les effets de la prudence ou du hasard ?

Cependant on trouve dans l'histoire de sa vie , des faits qui porteroient à soupçonner la droiture de ses intentions. Que penser en effet d'un homme qui , suivi de ses disciples , s'arrête tout-à-coup , se recueille long-temps en lui-même , écoute la voix de son génie ,

¹ Xenoph. memor. l. 1, p. 723.

² Id. ibid. l. 4, p. 815.

³ Aristot. de divin. c. 1, t. 1, p. 697.

⁴ Plat. in Crit. t. 1, p. 44. Id. Phædon. p. 61. Cicer. de divin. l. 1, c. 25, t. 2, p. 22.

et leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'eussent rien à risquer en suivant le premier ¹ * ?

Je cite un second exemple. Au siège de Potidée, on s'aperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de sa tente, immobile, enseveli dans une méditation profonde, exposé à l'ardeur brûlante du soleil; car c'étoit en été. Les soldats s'assemblèrent autour de lui, et dans leur admiration, se le montraient l'un à l'autre. Le soir, quelques-uns d'entre eux résolurent de passer la nuit à l'observer. Il resta dans la même position jusqu'au jour suivant. Alors il rendit son hommage au soleil, et se retira tranquillement dans sa tente ².

Vouloit-il se donner en spectacle à l'armée? Son esprit pouvoit-il suivre pendant si long-temps le fil d'une vérité? Ses disciples, en nous transmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonstances? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus sages et les plus vertueux présente quelquefois des obscurités impénétrables.

¹ Plut. de gen. Socrat. t. 2, p. 580.

² Quelques-uns de ses disciples continuèrent leur chemin malgré l'avis du génie, et rencontrèrent un troupeau de cochons qui les couvrirent de boue. C'est Théocrite, disciple de So-

crate, qui raconte ce fait dans Plutarque, et qui prend à témoin Simmias, autre disciple de Socrate.

² Plat. in conv. t. 3, p. 220. Phavor. ap. Aul. Gell. l. 2, c. 1. Diog. Laert. l. 2, §. 23.

PRÉVENTIONS CONTRE SOCRATE.

Quoi qu'il en soit, malgré les prédictions qu'on attribuoit à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la considération qu'il méritoit à tant de titres. Sa méthode devoit les aliéner ou les offenser. Les uns ne pouvoient lui pardonner l'ennui d'une discussion qu'ils n'étoient pas en état de suivre; les autres, l'aveu qu'il leur arrachoit de leur ignorance.

Comme il vouloit que dans la recherche de la vérité, on commençât par hésiter et se méfier des lumières qu'on avoit acquises; et que, pour dégôûter ses nouveaux élèves des fausses idées qu'ils avoient reçues, il les aménoit de conséquences en conséquences, au point de convenir que, suivant leurs principes, la sagesse même pourroit devenir nuisible; les assistans, qui ne pénétoient pas ses vues, l'accusoient de jeter ses disciples dans le doute, de soutenir le pour et le contre, de tout détruire, et de ne rien édifier ¹.

Comme auprès de ceux dont il n'étoit pas connu, il affectoit de ne rien savoir, et dissimuloit d'abord ses forces, pour les employer ensuite avec plus de succès, on di-

¹ Plat. in Men. t. 2, p. 4, p. 805.
80 et 84. Xenoph. mem. l.

soit que par une ironie insultante , il ne cherchoit qu'à tendre des pièges à la simplicité des autres ¹ *.

Comme la jeunesse d'Athènes, qui voyoit les combats des gens d'esprit avec le même plaisir qu'elle auroit vu ceux des animaux féroces , applaudissoit à ses victoires , et se servoit , à la moindre occasion , des armes qui les lui avoient procurées , on inferoit de là qu'elle ne puisoit à sa suite , que le goût de la dispute et de la contradiction ². Les plus indulgens observoient seulement qu'il avoit assez de talens pour inspirer à ses élèves l'amour de la sagesse , et point assez pour leur en faciliter la pratique ³.

Il assistoit rarement aux spectacles , et en blâmant l'extrême licence qui régnoit alors dans les comédies , il s'attira la haine de leurs auteurs ⁴.

De ce qu'il ne paroissoit presque jamais à l'assemblée du peuple , et qu'il n'avoit ni crédit ni aucun moyen d'acheter ou de vendre des suffrages , plusieurs se contentèrent de le regarder comme un homme oisif , inutile , qui n'annonçoit que des réformes , et ne promettoit que des vertus.

¹ Tim. ap. Diog. Laert. 23.

1. 2, §. 19. Xenoph. memor.

1. 4, p. 805.

* Voyez la note à la fin du volume.

² Plat. in apol. t. I, p.

³ Xenoph. memor. 1. I,

p. 725.

⁴ Ælian. var. hist. 1. 2,

c. 13.

De cette foule de préjugés et de sentimens réunis , il résulta l'opinion presque générale , que Socrate n'étoit qu'un sophiste plus habile , plus honnête , mais peut-être plus vain que les autres ¹. J'ai vu des Athéniens éclairés lui donner cette qualification longtemps après sa mort ² ; et de son vivant , quelques auteurs l'employèrent avec adresse , pour se venger de ses mépris.

Aristophane , Eupolis , Amipsias le jouèrent sur le théâtre ³ , comme ils se permirent de jouer Périclès , Alcibiade , et presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement ; comme d'autres auteurs dramatiques y jouèrent d'autres philosophes ⁴ : car il régnoit alors de la division entre ces deux classes de gens de lettres ⁵.

Il falloit jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate , et sur ses longues méditations ; Aristophane le représente suspendu au dessus de la terre , assimilant ses pensées à l'air subtil et léger qu'il respire ⁶ , invoquant les Déesses tutélaires des sophistes , les Nuées , dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards et des ténèbres qui l'environ-

¹ Ameips. ap. Diogen. Laert. 1. 2, §. 28.

² Æschin. in Timarch.

p. 287.

³ Schol. Aristoph. in

nub. v. 96. Diog. Laert. 1.

2, §. 28. Senec. de vit. beat.

c. 27.

⁴ Senec. ibid.

⁵ Plat. de rep. l. 10, t.

2, p. 607. Argum. nub. pag.

50.

⁶ Aristoph. in nub. v

229.

nent ¹. Il falloit le perdre dans l'esprit du peuple; il l'accuse d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes ².

Aristophane présenta sa pièce au concours; elle reçut des applaudissemens, et ne fut pas couronnée ³; il la remit au théâtre l'année d'après, elle n'eut pas un meilleur succès; il la retoucha de nouveau, mais des circonstances l'empêchèrent d'en donner une troisième représentation ⁴. Socrate, à ce qu'on prétend, ne dédaigna pas d'assister à la première, de se montrer à des étrangers qui le cherchoient des yeux dans l'assemblée ⁵. De pareilles attaques n'ébranloient pas plus sa constance que les autres événemens de la vie ⁶. «Je dois me corriger, disoit-il, si les reproches de ces auteurs sont fondés; les mépriser, s'ils ne le sont pas.» On lui rapportoit un jour qu'un homme disoit du mal de lui: «C'est, répondit-il, qu'il n'a pas appris à bien parler ⁷».

¹ Aristoph. in nub. v. 291 et 329. c. 6. Palmer. exercit. pag. 729.

² Id. ibid. v. 112 et 246. ⁵ Ælian. var. hist. l. 2, c. 13.

³ Id. ibid. v. 525. ⁶ Senec. de const. sap. c. 18.

⁴ Schol. Aristoph. pag. 51. Sam. Pet. miscel. l. 1, ⁷ Diog. Laert. l. 2, §. 36.

ACCUSATION CONTRE SOCRATE.

Depuis la représentation des Nuées, il s'étoit écoulé environ 24 ans. Il sembloit que le temps de la persécution étoit passé pour lui, lorsque tout-à-coup il apprit qu'un jeune homme venoit de présenter au second des Archontes ¹, une dénonciation conçue en ces termes: «Mélitus, fils de Mélitus, du bourg de Pithos, intente une accusation criminelle contre Socrate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate est coupable en ce qu'il n'admet pas nos dieux, et qu'il introduit parmi nous des divinités nouvelles sous le nom de génies; Socrate est coupable en ce qu'il corrompt la jeunesse d'Athènes: pour peine, la mort ²».

Mélitus étoit un poète froid et sans talens; il composa quelques tragédies, dont le souvenir ne se perpetuera que par les plaisanteries d'Aristophane ³. Deux accusateurs plus puissans que lui, Anytus et Lycon, le firent servir d'instrument à leur haine ⁴. Ce dernier étoit un de ces orateurs publics qui dans les assemblées du Sénat et du peuple, discu-

¹ Plat. in Euthyphr. t. 1, p. 2.

² Plat. apol. t. 1, p. 24. Xenoph. memor. l. 1, pag. 708. Phavor. ap. Diogen. Laert. l. 2, §. 40.

Tome VII.

³ Aristoph. in ran. v. 1337. Schol. ibid. Suid. in Melit.

⁴ Plat. apol. t. 1, p. 23. Antisth. ap. Diog. Laert. l. 2, §. 39.